

Le pharmacien et l'argent

Jules Pector-Lallemand

Number 1, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98259ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (print)

2564-1824 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pector-Lallemand, J. (2020). Le pharmacien et l'argent. *Siggi*, (1), 56–61.

Le pharmacien et l'argent

Dans chaque numéro, nous invitons une ou un professeur·e pour une courte leçon privée dans son domaine de spécialisation. Pour ce premier numéro, Jean François Bissonnette, sociologue de l'économie à l'Université de Montréal, nous montre que l'argent, loin d'être un outil d'échange neutre, est une institution sociale fondamentalement ambivalente.

Siggi : Vous avez récemment introduit dans un de vos plans de cours un petit texte du philosophe français Jacques Derrida. C'est une référence plutôt inhabituelle en sociologie. Qu'est-ce qui vous intéresse dans les travaux de cet auteur?

Jean François Bissonnette (J.F.B.) : Pour ce que j'en comprends, la démarche philosophique de Derrida, qu'on appelle la *déconstruction*, consiste à faire la critique de cette tendance à conceptualiser le monde en opposition duale. En effet, on pense souvent le monde en couples de catégories opposées : le pur et l'impur, le cru et le cuit, l'égal et l'inégal, le sacré et le profane, etc. Les sociologues raisonnent également de cette façon en opposant par exemple la science et le sens commun, la liberté et la détermination ou encore l'échange marchand intéressé et le don désintéressé. La déconstruction nous permet peut-être d'échapper à ces oppositions binaires. Ce que montre Derrida, c'est que les termes opposés ne peuvent exister l'un sans l'autre.

Pour ma part, je m'intéresse à notre rapport à l'argent, qui m'apparaît d'emblée comme étant *ambivalent*. D'une part, l'argent est une chose extrêmement banale, qui fait partie de notre quotidien et qui ne possède pas nécessairement de significations très denses. D'autre part, cette chose banale est extrêmement puissante de par ses effets sur la structure sociale. Avec Derrida, nous pouvons peut-être tenter de saisir l'ambivalence de l'argent, notamment grâce à son concept de *pharmakon*. Ce mot vient du grec ancien, il veut dire « drogue » ou « médicament ». Et pourquoi est-ce une notion ambivalente? Parce que toute drogue ou tout médicament possède des effets bénéfiques et des effets néfastes. Un médicament guérit en empoisonnant, c'est une substance toxique qui nous permet de nous sentir mieux : c'est donc quelque chose de dangereux. La pharmacienne ou le pharmacien est précisément cette personne dont le travail consiste à trouver le dosage permettant de maximiser les effets bénéfiques et limiter les effets néfastes.

Derrida emprunte son concept de *pharmakon* à Platon dans le *Phèdre*. Platon y accuse l'écriture d'affaiblir l'esprit et la mémoire, par cela même que l'écriture lui sert de support matériel. Écrire, c'est extérioriser la mémoire sur des supports durables. Quand on prend des notes sur un *post-it*, on n'a plus besoin de s'en rappeler activement.

Siggi : Aujourd'hui, remettre en cause l'écriture nous semble un peu absurde!

J.F.B. : Pas tant que ça, au fond. Si l'on élargit cette idée et que l'on dit que tout support matériel de la conscience est une béquille qui affaiblit l'esprit, on pense immédiatement à la mémoire de silicone de nos téléphones, à qui nous avons confié les numéros de nos proches. Dans une époque pas si lointaine, on connaissait les numéros de téléphone d'une dizaine de personnes. Aujourd'hui, si l'on se rappelle de celui de notre mère, c'est déjà bon! Avec les « téléphones intelligents », nous rencontrons, en quelque sorte, le même problème que Platon rencontrait avec les débuts de l'écriture. C'est une technique qui, en même temps de multiplier nos capacités (nous pouvons avoir avec nous une centaine de numéros de téléphone), réduit ces mêmes capacités (sans notre bottin de contacts, nous sommes démunis). C'est un *pharmakon* : les effets néfastes sont indissociables des effets bénéfiques.

Il faut préciser : je ne suis pas contre les téléphones intelligents, j'ai moi-même dû me résoudre à en avoir un! Platon, par contre, va trancher sur le *pharmakon* de son époque. Il va dire que l'écriture est mauvaise. Ce que Derrida va montrer deux mille ans plus tard, c'est que Platon se contredit parce qu'il écrit lui-même en philosophant : il écrit qu'il est contre l'écriture! Ce qui montre que le *pharmakon* est indécidable dans son ambivalence. Il n'est pas possible de trancher, on ne peut pas sortir de cette ambivalence.

Siggi : Et comment le *pharmakon* vous est-il utile pour parler de l'argent?

J.F.B. : Ce que les archéologues nous ont montré, c'est que l'argent et l'écriture ont la même origine. On pense généralement que l'argent est apparu pour faciliter le troc. Or, il s'agit d'un mythe, savamment entretenu par les économistes libéraux.

En fait, l'argent et l'écriture apparaissent dans des économies où les surplus agricoles et artisanaux étaient centralisés puis redistribués par les autorités politico-religieuses. Puisque ce type d'organisation sociale nécessitait de l'entreposage, il fallait des outils de comptabilité : c'est à ce moment qu'ont été développés les premiers systèmes de jetons visant à calculer les surplus, les dettes et les prestations obligatoires. Ce n'est qu'ultérieurement que l'écriture et l'argent prennent des chemins différents. Par une série d'évolutions, il survient une déconnexion entre le chiffre, c'est-à-dire le signe, et ce qu'il est censé compter; c'est ce qui permet en parallèle l'autonomisation de l'écriture comme système de significations. L'écriture prend alors des formes aussi diverses qu'un poème ou un manuel d'utilisation d'un four à micro-ondes, tandis que l'argent devient un moyen de quantifier et d'échanger les choses les plus variées.

Siggi : Cela implique-t-il que l'argent n'est pas un outil d'échange neutre?

« Le fond du problème de son ambivalence, c'est que l'argent peut tout aussi bien être considéré comme quelque chose qui favorise la liberté que comme un outil de domination. C'est là que le pharmakon peut nous être utile. Une réflexion pharmacologique essaierait de différencier les effets néfastes des effets bénéfiques de l'argent. »

J.F.B. : Tout à fait. C'est, au contraire, une technologie politique tant dans ses origines que dans son fonctionnement contemporain. Parce qu'elle est constitutive de relations de pouvoir, cette technologie pose la question de la démocratie. Le fond du problème de son ambivalence, c'est que l'argent peut tout aussi bien être considéré comme quelque chose qui favorise la liberté que comme un outil de domination. C'est là que le *pharmakon* peut nous être utile. Une réflexion pharmacologique essaierait de différencier les effets néfastes des effets bénéfiques de l'argent.

Siggi : Si l'on suit votre logique, affirmer que l'argent est un pharmakon revient à dire qu'il n'y a pas de solution quant au problème monétaire. Est-ce que l'argent est au cœur d'une tension indépassable?

J.F.B. : Si l'on veut être fidèle au concept de Derrida, oui. Mais ici, je m'en distancie un peu. Comme l'aurait dit Bernard Stiegler, il ne revient pas à la philosophie ou à la sociologie de dicter une thérapeutique des techniques, il s'agit plutôt d'une question politique, donc démocratique. Ce devrait être à la collectivité de décider ce que l'on fait avec les techniques. Prenons l'exemple de l'énergie nucléaire. Collectivement, on pourrait départager les bons des mauvais usages : refuser la bombe atomique, mais accepter les isotopes pour le fonctionnement des appareils d'imagerie médicale. Ce sont des choix démocratiques par rapport à des technologies politiques. L'argent en est une. On pourrait donc travailler à réformer l'institution de la monnaie pour favoriser les effets bénéfiques et neutraliser le plus possible les effets néfastes, sans nécessairement échapper complètement à son ambivalence.

Siggi : En sciences sociales, on est généralement assez pessimistes vis-à-vis de l'argent. On dénonce souvent le règne de la quantité ou l'accumulation des richesses. Quels sont les effets bénéfiques que vous voyez dans cette institution sociale?

J.F.B. : L'argent est un pouvoir de mobilisation des ressources. Il pourrait donc servir à financer des initiatives de toute sorte. Pour lancer votre magazine de sociologie, il vous faut de l'argent. Pour amorcer la transition écologique, ça nous prend également de l'argent. Même dans une société qui voudrait limiter autant que possible les motivations typiquement capitalistes de quête du profit – et donc réduire les inégalités économiques –, l'argent conserverait son rôle de coordination de la division du travail.

Siggi : Quels sont les obstacles à une pharmacologie de l'argent?

J.F.B. : Il est difficile de concevoir l'argent comme une institution sociale, puisque la science économique l'envisage plutôt comme un outil d'échange neutre. Cette conception est hégémonique.

La science économique, au moins depuis Adam Smith, explique l'origine de l'argent par une hypothèse mythique, celle du troc primitif. L'argent serait une simple solution technique, apparue spontanément, permettant de régler les difficultés pratiques d'un échange qui se déroule sur le mode du troc. C'est une hypothèse qui est non seulement fautive historiquement, mais qui, en plus, n'a aucun sens.

Je m'explique : dans l'hypothèse du troc primitif, l'argent n'est qu'un supplément dont le rôle est de faciliter la comparaison des valeurs marchandes. Ce supplément ne changerait rien à l'échange lui-même, qui pourrait très bien fonctionner sans argent. Derrida, dans son travail sur l'écriture, relève ce problème du *supplément*. L'écriture serait un simple accessoire optionnel à la parole et à la pensée. Or, Derrida démontre que le supplément n'est pas qu'accessoire : il est constitutif de ce à quoi il supplée. Il n'y a pas de philosophie sans écriture. De la même manière, si l'argent est un supplément, il ne peut pas dériver du troc : il est constitutif de la valeur elle-même. L'échange nécessite préalablement une institution qui permette la comparaison des valeurs. Comment peut-on comparer la valeur de choses aussi éloignées qu'une pointe de flèche, une vache, un sac de clous et un kilo de blé? C'est cognitivement impossible sans l'étalon de valeur qu'est l'argent.

Historiquement parlant, le troc primitif est un mythe, mais pourquoi l'a-t-on présenté de la sorte à l'époque d'Adam Smith? C'est pour une raison idéologique assez évidente : il s'agit de naturaliser le marché en disant que même avant l'apparition de celui-ci, les êtres humains ont toujours procédé à des échanges intéressés et calculateurs. Dans les faits, les formes économiques prédominantes dans le passé étaient celles de la réciprocité du don ou de la centralisation-redistribution des surplus. Il s'agissait d'organisations économiques basées sur la dette contrainte, sur l'endettement.

Siggi : Retrouve-t-on aussi une certaine ambivalence dans ces autres formes économiques telles que le don?

J.F.B. : Forcément. Nous avons cette habitude de pensée qui nous fait opposer l'échange marchand et le don. Le marchandage serait froid et égoïste tandis que le don serait chaleureux et humanisant. Je pense plutôt qu'on ne peut tout simplement pas isoler l'échange et le don. S'il est vrai que l'argent peut servir d'appui à des rapports de domination, c'est tout aussi vrai à propos du don. Marcel Mauss le remarquait déjà : dans les langues germaniques, le mot qui sert à qualifier le don ou le cadeau est le même qui sert à désigner le poison (*gift*). En français, nous avons aussi cette expression : « le cadeau empoisonné ». Pourquoi? Parce que nous ne sommes jamais certain·e·s de la bonne ou mauvaise nature du cadeau : on peut donner pour asservir. Même dans les relations familiales ou amicales, les cadeaux peuvent servir à justifier des formes de chantage émotif et d'exploitation affective qui peuvent être extrêmement toxiques. Le don est tout aussi ambivalent que l'argent dans le rapport marchand.

Siggi : Un don peut-il être complètement désintéressé?

J.F.B. : C'est une grande question! En tout cas, il y a une obligation sociale à agir comme si le geste était désintéressé, et on s'en convainc nous-mêmes. C'est probablement un noble mensonge qui permet de faire tenir ensemble la société. Quand on donne un cadeau, c'est réellement pour faire plaisir à autrui, et non pour se donner une option sur le cadeau qu'on recevra en retour. Toutefois, quand on regarde cette dynamique de don à grande échelle, on se rend compte que les cadeaux circulent : ce doit donc être parce qu'il y a là une forme d'obligation morale.

Siggi : Et les dons aux inconnu·e·s dans les grandes villes impersonnelles, ne les fait-on pas réellement sans rien attendre en retour? Par exemple, lorsque nous laissons notre siège dans l'autobus à une personne qui en a plus besoin que nous.

J.F.B. : On donne notre place dans l'autobus parce qu'on s'attend à ce que, dans la sphère des rapports interpersonnels en général, ce soit quelque chose qui se fasse et que l'on ne soit pas les seul·e·s à le faire. Il y a une attente implicite envers la société en général, sans nécessairement qu'on en bénéficie soi-même. Mais que va vous dire la personne à qui vous avez cédé votre siège?

Siggi : Merci.

J.F.B. : Et que répond-on généralement?

Siggi : De rien.

J.F.B. : Exactement. Ces formes de politesse sont quelque chose que l'on nous inculque dès le plus jeune âge (et je peux vous dire que je travaille fort là-dessus avec mon fils de deux ans!). Pourquoi est-ce que ça nous apparaît comme une obligation importante? Parce qu'il s'agit d'une forme de reconnaissance des dettes qui nous lient les un·e·s aux autres.

« S'il est vrai que l'argent peut servir d'appui à des rapports de domination, c'est tout aussi vrai à propos du don. Marcel Mauss le remarquait déjà : dans les langues germaniques, le mot qui sert à qualifier le don ou le cadeau est le même qui sert à désigner le poison ("gift"). »

« Merci » est un mot qui dénote une asymétrie des rapports dans le don. Ce n'est peut-être pas pour rien que ce même mot en français est employé pour implorer la pitié. « Être à la merci de », c'est « être sous le pouvoir de ». Cette personne est sous notre pouvoir, car l'ombre de la dette plane sur elle. Répondre « de rien », c'est dénier l'asymétrie de la relation en disant « non, tu ne me dois rien ».

Entretien réalisé par
JULES PECTOR-LALLEMAND

Or, ces dettes, que nous contractons au quotidien pour de petits services, sont diffuses et ne font pas l'objet d'un calcul mathématique. Prétendre qu'un geste est désintéressé permet la reproduction sociale de ce type de relation. Si l'on faisait une comptabilité serrée de toutes ces petites dettes qu'on se doit mutuellement, on ne s'en sortirait jamais et nos rapports paraîtraient beaucoup plus brutaux qu'ils ne le sont.

Siggi : Donc il n'y a pas de « vrais » ou de « faux » cadeaux?

J.F.B. : C'est quelque chose que disait Derrida, pour revenir à lui : un don gratuit est impossible. Le don purement gratuit, totalement désintéressé, relève de la sainteté. Et la sainteté, par définition, n'est pas humaine.

Siggi : Voilà qui conclut bien, professeur!
Merci pour cette leçon passionnante.

J.F.B. : De rien!

